

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

I

A dix-neuf ans, donc, elle fut déclarée héritière de quarante-deux florins et vingt et quelques kreutzers, d'une montre en or, d'une bague armoriée, de six flacons de cristal à bouchons d'argent, d'un vieil uniforme de hussard, moins les galons, d'une malle, d'une valise, et de divers objets évalués au total à cent vingt ou cent cinquante florins.

C'est forte de ce triste capital qu'elle prenait solennellement l'engagement d'acquitter les dettes paternelles s'élevant à près de quatre mille florins !

II

FANNY BADL.

Vingt ans environ avant la mort du comte Émile Eldringen, le corps d'officiers du 17^e régiment de hussards autrichiens, en garnison à Ziegelheim, fêta l'arrivée d'un nouveau camarade tout frais débarqué de la capitale.

Pour ces officiers ensevelis vivants dans un lointain trou de province, l'apparition soudaine du capitaine Eldringen équivalait à celle d'un brillant météore inondant de clarté leurs ténèbres.

Brillant, certes, le capitaine l'était au premier chef ; étincelant de vivacité, de gaieté, éblouissant causeur dont les saillies désertaient la mémoire aussitôt qu'entendues et n'avaient de valeur que sur ses lèvres, son aveuglant rayonnement était si intense qu'il opposait une infranchissable barrière à l'œil curieux qu'il eût voulu chercher à sonder les dessous de cette éclatante surface. Par dessus tout, le capitaine Eldringen était exceptionnellement beau.

Il y avait en lui un heureux mélange de races. Gracieux, caressant, ardent comme un Italien, il avait cependant blonds cheveux, yeux d'azur, et teint clair d'Anglo-Saxon. Le vieux comte Eldringen, Tyrolien du Sud d'origine, avait, comme plus tard son fils, servi dans la cavalerie autrichienne. Passionné de sport et en particulier de chasse, il avait fait plusieurs excursions en Angleterre, et, de l'une d'elles, avait amené l'épouse, de haute et riche naissance, qui bientôt lui donna un fils et une fille ; une mort prématurée, l'empêcha d'élever celle-ci. Le comte ne survécut que huit années à sa femme, mais il eut la joie, avant de mourir, de fonder sa fille richement et selon son rang.

Son fils Émile, lui, n'était pas encore pourvu ; mais cette préoccupation n'était, pas pour troubler les derniers jours du vieux comte. Le grand nom, la belle mine et l'heureuse facilité de caractère de l'héritier de son titre lui permettaient, l'heure et le goût du mariage venus, de choisir à son gré parmi les plus belles, les plus riches et les plus nobles. Le fait est qu'Émile devint bien vite le lion de la société viennoise et que, comme Alexandre, il put se vanter de n'avoir jamais connu la défaite.

Sa réputation était si bruyamment établie que des échos en étaient parvenus jusqu'à Ziegelheim. C'était donc, avec le beau capitaine, comme un reflet de la grande vie viennoise qui illuminait le souper à lui offert, le soir de son arrivée, par les officiers du régiment. Lorsqu'avec sa verve coutumière, il eut répondu au torrent de questions qui, dès l'abord, l'accueillit, ce fut son tour d'interroger. Quelles étaient la société, les distractions, dans cette garnison provinciale, et surtout quelles en étaient les beautés ?

— Il n'y a qu'une femme ici qui mérite qu'on dise d'elle qu'elle est vraiment belle, — déclara un des lieutenants, — c'est Fanny Badl.

— Et qu'est-ce que c'est que cette Fanny Badl ?

— La fille du plus ancien maréchal des logis du régiment. Mais ce serait peine perdue de penser à elle.

— Absolument ! — confirmèrent d'une seule voix tous les convives.

— Oh ! — s'écria en riant Eldringen, — le père est donc un turc ?

— C'est la fille qui est d'une sagesse...

— Bah ! — s'écria le capitaine, — dès demain je veux faire sa connaissance.

— Ne vous risquez pas à ce jeu dangereux, mon cher, — conseilla un vieux capitaine, — nous nous y sommes tous plus ou moins brûlé les doigts. Cette Fanny a une très haute opinion de sa valeur.

— Moi, — s'écria un jeune lieutenant, — je me suis presque ruiné rien qu'avec les ports que j'ai payés pour des camélias blancs l'hiver dernier, sans obtenir le moindre rendez-vous, pas même un simple sourire d'encouragement.

— Eh bien ! — proposa le capitaine Eldringen, — qui veut tenir un pari ? Je me fais fort avant un mois d'avoir obtenu un rendez-vous de cette Fanny Badl.

Il y eut une minute d'hésitation. Les officiers détaillèrent du regard la taille élégante, la beauté mâle de leur nouveau camarade, puis évoquèrent la radieuse image de celle qui leur avait valu tant de défaites. Ils pesaient les chances de réussite. Le premier, le doyen des capitaines, hocha la tête, et toute la tablée l'imita.

— Le pari est perdu d'avance, — dit-il, résumant l'opinion générale.

— C'est mon affaire ! Qui tient la gageure ?...

Le pari précisé et dûment inscrit, le souper s'acheva dans le plus joyeux entrain.

Lorsque le lendemain Émile vit Fanny Badl, il dut s'avouer que jamais, ni dans les salons, ni dans les coulisses de Vienne, il ne lui avait été donné de contempler taille aussi majestueuse, si épaisses tresses noires, aussi triomphante limpidité de deux grands yeux sombres, et pareilles dents de perle en leur écrin de velours rouge. A l'émotion qu'il ressentit, il comprit que ce qui la veille n'était qu'une fantaisie devenait une aventure fort attachante.

Il reconnut tout d'abord le terrain et constata avec un dédaigneux haussement d'épaules que cette incomparable beauté accordait ses plus aimables sourires à un jeune sous-officier à la moustache noire et au teint hâlé dont